

BEAUX-ARTS – A Saignelégier, la Galerie du Soleil propose jusqu'au 11 décembre une exposition d'Isabelle Pilloud dont le thème principal est «l'idée de l'entre-deux-mondes»

En regardant les femmes de Berlin, l'intense question de l'attente et du passage

Scène de métro à Kreuzberg (huile sur toile).

Pascale Stocker

Isabelle Pilloud, une Fribourgeoise de 42 ans qui a quitté la Suisse en 1996, vit à Berlin, cette ville d'Europe qui lui a octroyé un atelier-appartement dans le cadre d'un programme de soutien aux artistes. Elle y respire en deux temps, entre son travail de guide et sa peinture. Le double est riche pour celle qui, en plus, aime la ville autant que la campagne, et qui revient souvent à Fribourg et dans le Jura. De la grande capitale allemande – ville très étalée qui mêle curieusement de vastes étendues de verdure aux attributs trépidants et complexes des plus grandes cités – elle ramène une exposition au questionnement intense et dont la démarche est axée essentiellement sur l'observation des femmes. Des femmes qui attendent.

Une portraitiste incisive

Isabelle Pilloud n'est pas une inconnue de la Galerie du Soleil de Saignelégier puisqu'elle y a participé plusieurs fois à des expositions collectives. C'est aujourd'hui une première pour cette jeune femme que d'occuper ces cimaises à elle seule et l'initiative des galeristes est excellente car elle permet de découvrir une artiste peintre à part entière. Découverte qui avait déjà été possible en 2003, lors de sa première grande exposition personnelle au Château de Saint-Aubin. Nous l'avions auparavant connue, au fil des années, comme l'enseignante des arts visuels qu'elle fut à l'Ecole professionnelle du Canton de Fribourg, comme une élève du peintre jurassien Yves Voirol, (lorsqu'il enseignait à l'Université de Berne), comme une portraitiste incisive qui extirpe non pas des



trot, un bus, un banc sur un quai... un métro.

Un métro qui est jaune. Le jaune, une couleur phare d'ailleurs, puisqu'elle définit souvent l'objet au centre d'un tableau plutôt sombre, mettant en exergue une histoire. Ou alors, ce jaune, on est dedans, baignés par une lumière d'or, comme dans la *Scène de métro à Kreuzberg*, avec au premier plan une madone musulmane, emmitouffée, enfermée dans un voile-manteau noir, mais avec au second plan, deux femmes au visage découvert qui sourient et se parlent.

«...un intérêt passionné, un genre de sollicitude pour les sœurs humaines et leurs activations»

douceurs flatteuses pour charmer ceux et celles qu'elle croque, mais qui soutire du tréfonds des êtres posant en face d'elle de l'expression à l'état brut, sans concession. Les autoportraits étaient tout aussi peu aimables et même assez féroces.

Dans l'exposition du Soleil, le tableau intitulé *Alexanderplatz* (autoportrait) arbore un personnage qui devient un objet empreint de maturité, au regard perçant, droit, à la posture déterminée du dramaturge viril bien campé sur ses tréteaux. Ce personnage de femme fixant le spectateur avec insistance fait vibrer le tableau qui vit tout seul par lui-même, dans une mise en scène portant le thème central de l'exposition : «l'attente entre deux mondes», au sein d'un décor que l'on retrouve dans la plupart des tableaux de l'expo, c'est-à-dire, une gare, une rue, une station, un trottoir, un bis-

Deux situations différentes, aux mouvements contraires, glissant l'une sur l'autre en parallèle, dont la deuxième (joyeuse, ouverte, en arrêt) apporte un antidote à la première (hermétique, furtive, muette, porteuse de choses contraintes).

Les femmes voilées sont très présentes dans l'exposition d'Isabelle Pilloud qui explique que les musulmanes sont de plus en plus voilées à Berlin, qu'avant ce n'était pas comme cela, et que, même à Istanbul – qui est en fait, contrairement à ce qu'on pourrait penser, une ville moderne – il y a beaucoup moins de femmes voilées.

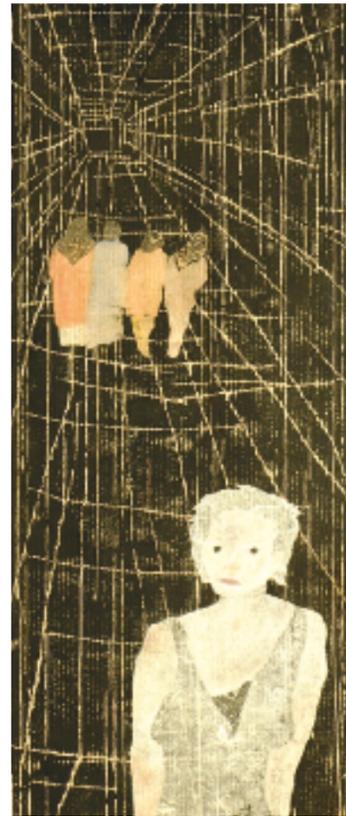
En regardant les femmes, l'artiste peintre se fait spectatrice puis passeuse d'images sur les actrices-passantes. Utilisant ses propres attentes, la peintre fait des petits croquis qu'elle met ensuite au repos, accrochés au mur de son atelier.

Le travail plus conséquent vient ensuite. Quelques-uns, retouchés à l'aquarelle, sont exposés et intitulés *Sur le vif*.

Et sur le vif, c'est bien ainsi qu'elles sont dessinées, peintes, gravées, ou coloriées, durement, sans joliesse, avec une économie de moyens efficace (dans le trait, le crayon gras ou le coup de pinceau) ce qui confère une précision parlante, parfois à la limite de la caricature. Ces femmes qu'elle observe dans leurs attentes, elle est avec. «Elles me sont chères», dit-elle, même si c'est dur, inquiet, de se voir renvoyer une multitude de mutismes anonymes et de solitudes sans paroles. Cette sensation d'être avec, et en même temps extérieure, sans communication, on la ressent dans tous ses tableaux, surtout dans la percutante série de quatre tableaux sous verre accrochés dans la salle du haut (*Le tram arrive II*), *Dans la rue (Berlin I)*, *En chemin (Berlin II)* et *Retour de marché*). Ils exhalent, par les yeux grands ouverts de la peintre (qui se représente dans *En chemin Berlin II* en tant qu'un être seul et perplexe) de la tristesse et de la lucidité, mais aussi, si on veut bien y penser, l'essence profonde de sa démarche interrogative, un intérêt passionné, un genre de sollicitude pour les sœurs humaines et leurs activations. Qui sont-elles, que font-elles, sont-elles heureuses, où vont-elles ?

La parole confisquée

Ces quatre tableaux sont remarquables par les techniques employées et leur contenu sombre. Quand le visiteur d'expo s'en va, il garde en mémoire un tunnel récurrent, puits sans lumière, lieu de passage, transit sans âme, – vers où ? –



En chemin (Berlin II) (technique mixte sur carton).

et dont le mouvement fuyant vers une issue inconnue est indiqué par des stries blanches sur du carton frotté d'encre noir. Dans ces tunnels-métros-rues, on voit des femmes, voilées, en bloc, de face mais sans regard, ou de dos. La parole est confisquée. Les personnages, posés sur le carton ondulé, sont habillés avec du matériau rapporté : du papier japonais, de la toile cirée kitsch pour les voiles des musulmanes.

Ou encore – et c'est plutôt rigolo – on reconnaît des morceaux de catalogue découpés dans de la publicité de lessive, de tomate ou de poireaux pour figurer le cabas d'une dame qui attend son tram. Cette même dame en attente, on la retrouve, de dos, dans une très belle huile au brun-beige dominant, doux-amer, et intitulée *Le tram arrive* : ronde, sans élégance, cette silhouette singulière mi-citadine, mi-bucolique, apaisante telle une grand-mère, qui s'en va sans doute cuire sa soupe de poireaux, semble flotter dans une transparence mélancolique, entre deux mondes, comme si elle quittait la campagne (parce qu'on voit une arborescence naturelle en bas à droite du tableau) pour aller vers la ville (celle-ci étant indiquée par le point jaune du métro qui surgit de nulle part). De la campagne à la ville, encore une histoire à deux mondes, aussi réelle qu'onirique.

Une belle exposition emplie d'histoires et de personnages, au questionnement intense et complexe, sur la scène de Berlin.

Galerie du Soleil, Saignelégier. Ouverte du mardi au dimanche, de 9 h à 23 h. La galerie peut être momentanément fermée. Renseignements au 032 951 16 88.

GALERIE DU PASSAGE –

A Moutier, Anne-Marie Monnier capte les secrets frémissants de la nature

Jean-Pierre Girod

Des artistes qui s'inspirent de la nature, on en trouve à foison, mais généralement, quel que soit leur style, leurs œuvres figurent ou évoquent des paysages, des bouquets, des scènes animalières, enfin tout ce qui s'offre directement à la vue. Anne-Marie Monnier, au contraire, observe un spectacle beaucoup plus discret. Elle est attirée par le monde secret du cocon, de la germination, de cette vie qui éclate et meurt à ras de terre.

A la Galerie du Passage, qu'anime à Moutier le Centre culturel de la Prévôté, elle présente jusqu'au 4 décembre 24 peintures de petit et moyen format, ainsi qu'un cocon fait de branches mortes et de papiers collés. Il s'agit de la première exposition individuelle de l'artiste, née en 1955 à Delémont et vi-

vant à Moutier. De 2001 à 2003, elle a participé à trois présentations collectives à Belprahon et au Musée des arts de Moutier.

Une vie suspendue

Une élégance naturelle marque ces peintures aux couleurs sourdes et discrètes qui évoquent la terre, l'humus, les végétaux en décomposition et toute une vie secrète et fragile. Anne-Marie Monnier recueille des graines qu'elle insère parfois dans ses tableaux, prolonge par un dessin gracieux les courbes d'une tige pour créer d'étranges entrelacs qui n'obéissent à aucune loi géométrique mais respectent les libertés apparemment hasardeuses d'une nature en continuelle recreation. Par de belles

transparences, elle représente une léthargie, une vie suspendue et comme prête à éclore; son pinceau modèle de délicats volumes, des formes éphémères qu'on dirait en cours de métamorphose.

Par ses *Empreintes végétales*, ses *Tiges*, ses *Graines*, l'artiste explore ce monde frémissant et silencieux comme si elle s'identifiait à lui, l'épure et le prolonge par un art volontairement retenu qui n'est pourtant pas exempt d'une touche décorative. Une peinture aussi fidèle à son sujet que poétique, marquée par une élégante et discrète recherche esthétique.

Galerie du Passage, ruelle de l'Ours, Moutier. - Peintures d'Anne-Marie Monnier. Ouvert jusqu'au 4 décembre le vendredi de 18 h à 20 h, le samedi de 14 h à 16 h et le dimanche de 16 h à 18 h.



Un Cocon peint par Anne-Marie Monnier.

PHOTO GI